

DOMINIQUE MARNY

*Jean Cocteau*  
*ou le roman*  
*d'un funambule*



éditions du

**ROCHER** / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

JEAN COCTEAU,  
LE ROMAN  
D'UN FUNAMBULE

« Le roman des lieux et destins magiques »

Collection dirigée par  
Vladimir Fédorovski

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tire une balle dans la tête au domicile parisien. Comment a-t-on appris le décès au plus jeune des enfants ? La vérité lui a-t-elle été cachée pendant une longue période ? Il ne s'étendra pas sur les faits. Sinon par le biais de la fiction. Les raisons pour lesquelles Georges Cocteau s'est suicidé demeurent mystérieuses. On a évoqué une ruine financière. Cela ne semble guère probable. Certains ont avancé qu'Eugénie aurait entretenu une liaison avec le peintre Wencker et que son époux ne l'aurait pas supporté. D'autant que le rival comptait parmi les artistes reconnus. Ce qu'il aurait tant voulu être lui-même ! Un mal de vivre chronique s'avère la thèse privilégiée. Quelle place tenait Georges Cocteau dans une belle-famille dont il dépendait ? Quel plaisir éprouvait-il à travailler dans la finance, alors qu'il rêvait de peindre ? De lui, il reste peu de choses hormis des dessins rassemblés dans un carnet de croquis, ainsi que des pastels. À partir de cette disparition, la vie de Jean change. Privé de père, couvé par une mère que ronge la culpabilité, il va lui falloir trouver sa propre voie. « Perdre l'enfance, c'est perdre tout. C'est douter. C'est regarder les choses à travers une brume déformante de préjugés, de scepticisme. » (*Le foyer des artistes*).

À une époque où l'on n'évoque pas ses sentiments, Jean doit affronter le poids des non-dits et des secrets. Face à des adultes éprouvés ou distants, il ne peut révéler sa sensation d'avoir été abandonné par son père. Quelles réponses pourraient lui donner des grands-parents que le scandale a ébranlés en profondeur ? Quel soutien trouverait-il auprès de ses oncles, hormis Maurice qui mène l'existence d'un père de famille sans histoire ? Diplomate en Perse puis en Égypte, Raymond est perpétuellement absent. Ce qui n'est pas le cas d'André, peu porté sur les déplacements ; toutefois, son goût prononcé pour

les plaisirs n'en fait pas un éducateur.

Au collège, Jean ne puise aucun réconfort. En sixième, au Petit Condorcet, ses professeurs lui reprochent d'être instable, distrait, agité. Malheureux dans un univers qu'il juge médiocre, il retient difficilement ses larmes quand pleuvent les mauvaises notes et les punitions. « Que faire lorsque la tête se vide, lorsque l'enfant, réservé pour certaines tâches mystérieuses, essaye de dormir d'un sommeil de somnambule, réveillé en sursaut, à l'extrême bord du songe, par des assassins de bonne foi ? » En cinquième, un élève le sort de son marasme. Cancre parmi les cancre, Dargelos bénéficie d'un prestige inégalable. « Il était beau, de cette beauté d'animal, d'arbre ou de fleuve / Imaginez quel désordre pouvait provoquer un Dargelos, chef de bande, coq du collège / Il nous dirigeait, nous éblouissait de son luxe moral et développait en nous ce fameux complexe d'infériorité dont, certes, on parle beaucoup trop, mais qui existe et qui, plus que l'orgueil, est la cause de bien des misères. » Face au séduisant garçon, Jean se sent banal. Son visage aigu, des yeux à fleur de tête, une silhouette malingre le désespèrent. Comment se faire remarquer de celui qui ignore voire méprise ses condisciples ? « Cet amour le ravageait d'autant plus qu'il précédait la connaissance de l'amour. C'était un mal vague, intense, contre lequel il n'existe aucun remède, un désir chaste sans sexe et sans but. » (*Les enfants terribles*). Ses seules consolations viennent des sorties de classe. Coiffé d'un béret, emmitouflé dans sa pèlerine, il arpente le passage du Havre et la rue Blanche avec ses camarades. L'hiver, ils se livrent à des batailles de boules de neige...

**Un monde s'éteint**

Émilie Lecomte meurt en 1899. Son époux, Louis-Eugène, en 1906. Ajoutées au décès de son père, ces deux disparitions bouleversent l'existence de Jean. Ne souhaitant pas conserver l'hôtel particulier parisien, Eugénie Cocteau s'installe avec son benjamin, 62, avenue Malakoff. Dans *Opium*, Cocteau se remémorera la rue La Bruyère : « J'obtins la musique du souvenir et je retrouvai tout : ma pèlerine, le cuir de ma serviette, le nom du camarade qui m'accompagnait et de nos maîtres, certaines phrases exactes que j'avais dites, la couverture marbrée de mon carnet de notes, le timbre de voix de mon grandpère, l'odeur de sa barbe, les étoffes des robes de ma sœur et de maman qui recevaient le mardi ». Ses études ne se sont pas améliorées au Grand Condorcet. Encore moins à l'école Fénelon où il suit les classes de seconde et de première. Autodidacte, il n'apprend et ne retient que ce qui l'intéresse. Rien ne le fait progresser, ni les professeurs particuliers, ni plusieurs séjours de rattrapage chez M. Hermann Dietz qui reçoit des élèves dans un village des Côtes-du-Nord. Du Val-André, après ses deux échecs au baccalauréat, il envoie de nombreuses lettres à sa mère qui renseignent quant à leur relation. Seule depuis son veuvage, Eugénie fuit les plaisirs, même si elle n'a pas renoncé à fréquenter certains salons littéraires. Une sorte de chantage affectif s'installe entre eux. Elle lui reproche de ne pas être assez attentif, de ne pas suffisamment lui écrire. Il se plaint d'être éloigné d'elle, l'assure de son affection, lui promet de travailler et de la satisfaire par de bons résultats. En 1908, une lettre résume les préoccupations d'une mère dépassée par les événements : « La maison est vide sans toi, vide de ta personne car ma pensée s'occupe et se préoccupe constamment de toi, de ton passé que j'ai tant négligé, de ton présent qui m'échappe, de ton avenir si plein de promesse et en même temps si chargé de crainte pour une mère soucieuse et mélancolique comme je suis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lhote, Léon Bakst ou encore Albert Gleizes. La revue a beau bénéficier d'un tirage régulier, cela ne suffit pas à satisfaire les ambitions du jeune Cocteau...

# **CHAPITRE 3**

**(1917-1923)**

## Montparnasse, « une campagne avec l’herbe qui poussait entre les pavés »

**P**our certains créateurs, la guerre ne constitue pas un frein. Elle peut même stimuler les ardeurs et resserrer les liens. À Montparnasse, rendez-vous des artistes fauchés, quelques peintres et auteurs se penchent sur « l’après ». Le terrible conflit dont l’Europe sortira immanquablement différente, le retour des rescapés, la réinsertion des blessés dans des familles décimées, le pouvoir pris par les femmes durant leur absence changeront la donne. On ne pensera plus, on ne réagira plus comme avant. Cette conviction permet à Jean Cocteau d’avancer dans la modernité qu’il revendique. Avec Pablo Picasso, André Derain, Moïse Kisling, Max Jacob, Pierre Reverdy, Blaise Cendrars, il se libère des dernières entraves du passé. Dans cette enclave du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris où La Ruche offre ses ateliers à des créateurs, Jean fréquente les cafés et discute avec Picasso qui sera LA rencontre déterminante de son existence. « Il était déjà ce roi des chiffonniers qu’il continue d’être à Vallauris, ramassant tout dans la rue et le haussant à la dignité de servir. C’est un Orphée. Il charme les objets, et les objets qu’il charme, il les emmène où il veut », confiera-t-il à André Fraigneau. L’Espagnol fait partie des collaborateurs dont il souhaite s’entourer pour créer le ballet *Parade* qu’il a proposé à Diaghilev. En 1917, celui-ci en confie la chorégraphie à Léonide Massine. Erik Satie, que Jean Cocteau a rencontré par l’intermédiaire de Valentine Gross, composera la musique. Native de Boulogne-sur-Mer, cette jeune artiste a choisi de s’installer à Paris pour y suivre l’enseignement des Beaux-Arts.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Orchestrer la légende

La mort de Radiguet plonge Cocteau dans le désespoir. Il a perdu son alter ego, son compagnon d'écriture. La douleur le dévaste, au point de lui ôter toute envie de vivre. Se suiciderait-il, comme son père l'a fait, si l'idée d'infliger une nouvelle tragédie à sa mère ne l'en empêchait ? En ce début d'année 1924, il plonge dans une solitude que rien n'adoucit. Lui qui a toujours trouvé dans la poésie un remède à son angoisse se sent vide d'élan. Son attitude alimente les méchantes langues qui l'appellent : « Le veuf sur le toit ». D'où provient la rumeur d'une liaison avec son protégé ? L'a-t-il instrumentalisée en laissant planer le doute sur ce qui n'a probablement jamais existé ? Selon Georges Auric : « Radiguet était exactement le contraire d'un homosexuel. » Selon Maurice Martin du Gard : « Radiguet aimait les femmes et n'aimait qu'elles. / Un aîné, au comble de l'amour, de l'inquiétude, de la jalousie, l'avait investi : il l'admirait pour son esprit, mais ne le supportait pas, ce dont il souffrait, regrettant sincèrement de le faire souffrir ». La mort a-t-elle permis à Cocteau de s'approprier le défunt ? « Il était mon fils », répète-t-il à qui veut l'entendre. Avec ces paroles débute l'amalgame qu'il fera toute sa vie entre ses compagnons et le fils qu'il aurait voulu avoir. Lorsqu'un amant le délaisse, il se déclare son père. La déformation de la vérité apaise-t-elle la séparation et l'impossibilité de partager la création avec celui qu'il aimait ? Sans refaire l'histoire, que serait-il advenu de sa complicité artistique avec Radiguet si le destin ne l'avait interrompue ? Les deux hommes auraient-ils continué de travailler proches l'un de l'autre ? Le plus jeune ne

se serait-il pas rebellé contre le joug de l'aîné ? Le deuil permet à Cocteau de bâtir une légende, leur légende...

## À la recherche de la corde raide

Pour rompre avec Paris, il rejoint Serge de Diaghilev, Georges Auric et Francis Poulenc qui présentent deux ballets à Monte-Carlo : *Les biches* et *Les fâcheux*. Dans une lettre à sa mère, Cocteau avoue sa difficulté à correspondre : « Pardonne-moi si j'écris peu. Pour moi t'écrire des lettres, c'était sur une table à côté de Raymond qui faisait des livres ». Auprès de Louis Laloy, musicologue, sinologue et directeur de l'Opéra de Paris, il trouve un palliatif à son marasme. Ce n'est pas la première fois qu'il fume de l'opium (il s'était approché de la petite lampe pendant la guerre, lorsqu'il avait rejoint les fusiliers marins), mais ces retrouvailles le rendront dépendant d'une drogue qui, en anesthésiant ses nerfs, lui permet de ne pas sombrer. De retour à Paris, il rencontre Maurice Sachs, un jeune garçon talentueux et vénéneux qui se pique de littérature. Il lui confie un rôle dans sa libre adaptation du drame de Shakespeare, *Roméo et Juliette*, dont il assure la mise en scène. Jean Hugo crée les décors et les costumes. La première a lieu le 2 juin au théâtre de La Cigale. Le 20 juin, se déroule celle du *Train bleu*, un ballet destiné à Diaghilev sur une musique de Darius Milhaud. Si ses créations se concrétisent sur scène, Cocteau se sent tari et craint de ne plus pouvoir retrouver l'équilibre qui, en funambule, lui permettait de marcher sur la corde raide.

## L'attrait du miroir

Incapable de retourner dans le Var où il devrait affronter trop de souvenirs, il prend ses quartiers d'été à Villefranche-sur-Mer, une rade qui accueille les navires américains et leurs matelots. Tout d'abord à la villa Le Calme. Puis à l'hôtel Welcome. Peu à peu, il parvient à se baigner, à naviguer à bord d'embarcations de fortune, à rendre visite aux amis installés dans la région. S'il donne à son entourage l'impression d'aller mieux, dès qu'il se réfugie dans sa chambre, l'angoisse le submerge jusqu'à l'étouffement. Ne pouvant plus traquer son propre reflet dans le regard de Radiguet, il va tenter un tête-à-tête avec lui-même grâce au miroir qui se découpe sur la porte de l'armoire. Loin du vacarme du port, il se contemple. Un exercice peu confortable pour quelqu'un qui ne s'aime pas. « Une figure intéressante est une pauvre chose. Elle appartient aux artistes. L'amour ne la regarde même pas. » (*La difficulté d'être*). Dans le visage anguleux, les yeux trahissent son naufrage. En revanche, rien dans sa mise n'indique le désordre intérieur. Cravate nouée serré, chandail en V, veste boutonnée, les vêtements sont choisis avec soin. Cette élégance avec laquelle il ne sait rompre, n'est-elle qu'une politesse vis-à-vis de ses futurs lecteurs ? Au fil des jours, ces rendez-vous avec son double finissent par lui insuffler l'envie de s'asseoir à une table et d'y déposer une feuille de papier : un rectangle blanc devant le second rectangle du miroir. Sans tricher avec la vérité, il trace à la plume un autoportrait. Le premier d'une série de trente et un, dont quatorze seront coloriés. À chacun, il ajoute des bribes de texte. Cette alliance entre le dessin et l'écriture donne naissance à l'une de ses plus belles œuvres poétiques : *Le mystère de Jean l'oiseleur* qu'il livrera, dès son retour dans la capitale, à l'éditeur Édouard

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## L'art du mécénat

Parmi ses amis, Cocteau compte Charles et Marie-Laure de Noailles. Il a connu la vicomtesse en 1917, à Grasse, lorsqu'elle était jeune fille. Elle séjournait chez son beau-père, l'écrivain Francis de Croisset que sa mère avait épousé après un veuvage. Née Bischoffsheim, Marie-Laure a pour grand-mère la comtesse de Chevigné et pour aïeul le marquis de Sade. Ne voyant pas ou refusant de voir les attirances de son ami Jean, elle en tombe amoureuse. Ce qui désespère sa famille qui rêve pour elle d'un mariage aristocratique. Se rendant à la raison, elle épouse en 1923 le vicomte Charles de Noailles. Dès le début de leur union, le couple décide de faire construire une propriété sur les hauteurs de Hyères. Parmi les architectes qui privilégient la modernité, Mallet Stevens est retenu. Le chantier va durer quatre ans pendant lesquels ils vont « travailler » avec leurs décorateurs : Francis Jourdain et Eileen Gray. Dans *Le regard de la mémoire*, Jean Hugo décrit la villa Saint-Bernard : « Ni façade, ni étages, mais des appartements à différents niveaux, reliés par des plans inclinés et des degrés de quelques marches. Sur le toit en terrasse flottaient une oriflamme aux couleurs des Noailles et une manche à vent semblable à celle des aérodromes. » Au fil des mois, Pierre Chareau dessine une chambre en plein air. Giacometti livre une statue pour le parc. D'autres œuvres trouvent leur place dans la demeure, mais plutôt que d'être accrochés, les tableaux de Picasso, Brancusi, Braque, Miró, Masson, Ernst ou Chagall sont rangés comme des livres dans une bibliothèque.

Il aurait été anormal que les Noailles, si novateurs, ne soient

pas intéressés par le cinématographe. De là à vouloir tourner leurs propres films, il n'y a qu'un pas. Pourquoi ne pas inventer une intrigue policière dans laquelle eux et leurs amis joueraient des escrocs ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Le film s'appellera *Biceps et bijoux*. Devenus plus ambitieux, ils commandent un « vrai » film à Luis Buñuel et à un jeune peintre inconnu, Salvador Dali. *Un chien andalou* est projeté pour la première fois à Paris, place des États-Unis, dans l'hôtel particulier que possède le couple. Séduits par le résultat, les Noailles donnent carte blanche à Buñuel pour une nouvelle aventure. C'est dans cette atmosphère stimulante, en décembre 1929, lors d'un séjour à Saint-Bernard, qu'une proposition est faite à Jean Cocteau et Georges Auric : pourquoi ne réfléchiraient-ils pas à un dessin animé ? Spectateur assidu de films depuis son plus jeune âge, Cocteau promet d'y travailler. Auric est, lui aussi, séduit par l'idée.

## **Les films sont des ambassadeurs**

Jusqu'au mois de mars, tous les deux élaborent un projet qui, en définitive, ne les satisfait pas. En revanche, pourquoi ne pas réaliser un film avec de vrais acteurs, pourquoi ne pas faire de la poésie de cinématographe ? Depuis longtemps, Cocteau pense que les images parlent pour ceux qui ne savent pas lire. Il trouve aussi que ses poèmes perdent de leur subtilité dès qu'ils sont traduits dans une langue étrangère. Filmer les faits et gestes de « ses créatures » permettrait aux spectateurs de toutes les nationalités de recevoir son message sans déformation. Auric composerait la musique qui accompagnerait le scénario. Emballés par l'idée, les Noailles acceptent de la financer. Le

tournage commence le 15 avril 1930 aux studios de Joinville-le-Pont. Georges Périnal s'occupe des prises de vue. Michel Arnaud est appelé pour la technique. Le poète est joué par Enrique Rivero. Lee Miller, mannequin, compagne et égérie de Man Ray, incarne la statue. « Je travaille jour et nuit – mais maintenant je sais écrire en pellicule comme avec de l'encre et c'est autre chose, je te l'affirme, de plus grave et de plus étrange », annonce Cocteau à sa mère. Dans cette œuvre qualifiée de documentaire réaliste, défilent les êtres et les objets qui peuplent sa vie intense et déchirée. Il est question de l'enfance, de l'ange Heurtebise, de traverser les miroirs, des étoiles qui se dessinent sur le dos du poète ou autour de l'hermaphrodite. Cette mise en lumière de ses propres ténèbres l'épuise. Ainsi que les retours vers un passé où la souffrance supplante les plaisirs. Sa sensibilité l'empêchant de trouver sa place dans un monde brutal, il doit en permanence surmonter ses angoisses et sa mélancolie. C'est sans doute le prix à payer, lorsqu'on est né poète. En dépit de ses maux, il va jusqu'au bout de l'aventure. Le film est terminé au mois de septembre. Intitulé *La vie d'un poète*, il est plusieurs fois projeté chez les Noailles à Paris...

## **L'odeur du scandale**

Dans les salons, la rumeur se répand : les Noailles ont été filmés par Cocteau. Installés avec des amis dans une loge de théâtre, ils applaudissent à un suicide. Comment des personnes de leur rang se sont-elles prêtées à tant de mauvais goût ? Leur cas s'aggrave avec la projection de *L'âge d'or* qu'ils ont commandé à Buñuel. Dès sa sortie au Studio 28, le film est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ancien rival, Baltazar Shangchili, et reconquerra son titre de champion du monde des poids coq. Le but atteint, il abandonne les combats et se fait engager par le cirque Amar pour y présenter un numéro concocté par son « sauveur »...

## **Des minutes de haute solitude**

De constitution fragile, Cocteau est doté d'une énergie peu commune. Ni les voyages, ni les sollicitations extérieures, ni les mondantés, ni les cures de désintoxication répétées (la quatrième, en 1936) ne viennent à bout de sa fièvre créatrice. Il écrit partout : dans un avion, dans un couloir, au milieu des gens, entre deux rendezvous, sur ses genoux, la nuit. Ses maux physiques, ses angoisses abyssales, ne parviennent pas à affaiblir sa capacité de concentration. Réfugié dans son imaginaire, il sait s'abstraire des parasitages extérieurs. À ceux qui lui reprochent d'être un touche-à-tout, un velléitaire, son œuvre constitue la meilleure des réponses. On l'accuse d'être trop doué, mais il sait qu'un don ne suffit pas s'il ne s'accompagne pas de travail. Jamais il n'a nié le désarroi et la solitude ressentis devant la page blanche : « J'ai eu des minutes pleines. *L'ange Heurtebise*, *La crucifixion*. Impossible de vouloir des minutes pareilles. Des minutes de haute solitude. Solitudes qui resteront solitudes et que ne joncheront jamais les papiers gras. » (*Passé défini*). Au cœur des appartements, des hôtels, des maisons d'amis, des cliniques, la chambre reste son refuge privilégié. À l'écart des « miasmes », il s'abandonne à son étoile protectrice. Allongé sur son lit, souvent vêtu d'un peignoir éponge, le cou serré dans un foulard, la petite lampe et les pipes à son chevet, il écrit, dessine sans repentirs ou presque.

« Le papier blanc, l'encre, la plume m'effraient. Je sais qu'ils se liguent contre ma volonté d'écrire. Si j'arrive à les vaincre, alors la machine s'échauffe, le travail me travaille et l'esprit va. » (*La difficulté d'être*). Inspiration et expiration sont les mots qu'il emploie pour définir l'exploration de « sa grotte aux trésors ». Il a beau critiquer Freud qui « ne consacre jamais l'anormal en tant que transcendance et ne salue que les grands désordres », il sait mieux que personne inspecter son inconscient. « Voilà de nombreuses années que je circule dans des pays qui ne s'inscrivent pas sur des cartes. Je me suis évadé beaucoup. J'ai rapporté de ce monde sans atlas et sans frontières, peuplé d'ombres, une expérience qui n'a pas toujours plu. » Plutôt que de répondre aux critiques, il préfère s'éclipser dans un monde à la hauteur de ses rêves...

## **« C'est une catastrophe... Je suis amoureux de VOUS »**

En 1937, une audition est organisée pour *Œdipe-roi*, une tragédie en un acte inspirée de Sophocle. Un débutant de vingt-trois ans, appartenant à la Troupe des Comédiens 37, se présente. Il s'appelle Jean Marais. Sa beauté solaire, son corps d'athlète ne peuvent que troubler l'auteur. D'autant qu'il possède un visage et une silhouette proches des évocations masculines qu'il dessine depuis longtemps. Jean Marais est engagé pour le rôle du chœur. Après trois mois de répétitions, la première a lieu le 12 juillet au théâtre Antoine. Les décors sont de Christian Bérard qui dans *Labyrinthe* confie : « Je savais que pour *Œdipe-Roi*, un décor rouge produirait un effet très dramatique ». Dans cette œuvre écrite en 1925, Œdipe et les

autres personnages, tous habillés par Coco Chanel, se meuvent de façon déroutante, parfois mécanique. Le corps ceint de bandelettes blanches, Jean Marais fait sensation tandis qu'il harangue les Thébains. Les représentations terminées, Cocteau ne lui donne plus signe de vie... jusqu'au jour où il le convoque à l'hôtel de Castille, sa résidence du moment, afin de lui lire *Les chevaliers de la Table ronde*, une pièce programmée pour la rentrée. Jean-Pierre Aumont venant de se désister pour le rôle de Galaad, il le confie à son visiteur qui, au comble de la joie, se demande s'il ne rêve pas. Les choses n'en restent pas là. Quelques jours plus tard, Marais est à nouveau appelé. Allongé sur son lit, le regard noyé d'opium, son hôte lui annonce : « C'est une catastrophe... Je suis amoureux de vous ». Si le comédien admire le poète qui se trouve au faîte de la gloire, il n'en est pas épris. Par opportunisme, il répond « Moi aussi ». À l'approche de la cinquantaine, Cocteau a tout connu sauf une passion partagée. Son intuition lui souffle que cet homme magnifique, au regard bleu et au visage énergique, le sauvera de ses démons. À lui de trouver les moyens de le garder...

## **Un château intoxiqué**

À la fin de l'été commencent les répétitions pour *Les chevaliers de la Table ronde*. Inspirée du cycle arthurien, la pièce en trois actes est donnée, le 14 octobre 1937, au théâtre de l'Œuvre. Les décors et la mise en scène sont de Cocteau qui n'a pas manqué d'appeler une nouvelle fois Coco Chanel. « Notre amie a réalisé les costumes dans l'esprit qu'aurait eu une couturière de l'époque. Ce ne sont donc pas des costumes stylisés ni des costumes de costumier. Ils sont réalistes, coupés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lorsque le film de Marcel Carné sera reporté. Maurice Escande le remplace. Marie Bell est choisie pour Armide. Mary Marquet incarne Oriane et Jean Dacqmine, Olivier. L'auteur assure la mise en scène. Les décors et les costumes sont confiés à Christian Bérard qui s'inspire de la Grotte des bains d'Apollon à Versailles. « Nos maîtres dans cette entreprise ont été Gustave Doré, Perrault, Rameau. Nous avons aussi tourné les yeux vers les peintres, les metteurs en scène des spectacles de notre enfance. » Dans *Le regard de la mémoire*, Jean Hugo ne cache pas son émerveillement en découvrant les costumes : « Leurs nuages de tulle semblaient s'exhaler de la grotte mystérieuse comme des vapeurs multicolores, tantôt embaumées, tantôt maléfiques ». Touchés par les « charmes » de la pièce, les spectateurs applaudissent. En revanche, l'accueil de la critique reste mitigé. Certains trouvent le texte glacial et trop cérébral, d'autres n'apprécient pas les vers. Kléber Haedens, dans *Présent* fait preuve de plus de mansuétude que ses confrères : « Faible et miroitante, décousue comme un aimable cauchemar, traversée d'étoiles filantes dans un ciel de théâtre, elle est le thème d'un brillant exercice où l'intelligence et le métier atteignent parfois à des points inconnus. »

# **CHAPITRE 8**

**(1942-1944)**

## Compromissions

Jean Marais est appelé vers différents plaisirs, mais un véritable amour fait d'admiration, d'affection et de reconnaissance le lie à son mentor. Certes, il a des aventures – dont une avec la jeune comédienne Mila Parely – mais il ne songe pas à s'éloigner. Fidèle à sa décision, Cocteau ferme les yeux sur ces incartades. Parfois, il les favorise : sa façon de ne pas se trouver hors jeu. Marais continue d'être son soleil, son inspiration, son interprète idéal, celui qu'il a « reconnu » dès le premier jour. L'irruption d'un jeune homme séduisant, Paul Morihien, aurait pu assombrir cette relation. Le comédien l'a rencontré pendant le tournage d'un film mineur, *Le pavillon brûle*. Cocteau fait mieux qu'accepter le nouveau venu, il l'engage comme secrétaire. En n'entravant pas la liberté de celui qu'il aime, il imite les anciens Grecs : après une initiation à la vie, le plus âgé laissait le plus jeune se tourner vers d'autres engouements. « J'ai dit quelque part que je savais mieux faire l'amitié que l'amour. L'amour est à base de spasmes brefs. Si les spasmes nous déçoivent, l'amour meurt. Il est bien rare qu'il résiste à l'expérience et devienne amitié. » (*La difficulté d'être*).

La guerre et l'Occupation n'empêchent pas Cocteau de mener à bien ses projets ; ce qui le pousse à se montrer imprudent. Comme ses amis Noailles, Sert, Chanel, Guitry, Jouhandeau, Morand, il se croit à l'abri des représailles. Parmi les Allemands, il compte des relations anciennes. L'écrivain Ernst Jünger en fait partie, ainsi que le sculpteur favori d'Hitler : Arno Breker. Ayant été élevé par une nurse allemande qui lui racontait *Le roi des aulnes* de Goethe, comprenant et parlant la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En cette période d'après-guerre, il n'est pas aisé de trouver du personnel ou des câbles. L'équipe se déplace ensuite à Senlis. Après avoir déposé ses valises à l'hôtel du Grand Cerf, Cocteau se rend au château de Raray qui appartient à la famille La Bédoyère : « sous un ciel d'équinoxe, encombré de bourgs d'ardoise, de lacs de soufre, de forêts roses, sous ce ciel le spectacle de Raray est sublime ». Malgré les caprices de la météo, les prises de vue s'enchaînent dans le lieu devenu le domaine de la Bête. Pour se transformer en animal, Jean Marais subit quatre heures de maquillage : trois pour le visage. Une pour les mains. Les poils placés sur du tulle ont beau être posés avec minutie, la colle ne tarde pas à entraver la circulation du sang. Des furoncles apparaissent. Désolé d'imposer cette torture à son comédien-fétiche, Cocteau souffre bientôt du même mal. « Ravagé d'urticaire, de gourme, de maux de toute sorte, je m'acharne ». Le 27 septembre, on tourne la promenade de Belle et de la Bête sur les galeries de pierre où se dressent les animaux de chasse à courre. Debout sur le balustre, Josette Day a le vertige. Le 28, on remballe. Retour vers la capitale et les studios d'Épinay.

## **Si j'ai donné corps à mon rêve...**

Ses furoncles devenant de plus en plus douloureux, Cocteau consulte un médecin. Il s'agit sans doute de piqûres de moustiques qui se seraient infectées. Mû par un courage qui frise l'héroïsme, il continue de veiller à tout. Marais qui redoute un empoisonnement du sang le supplie de se rendre à l'Institut Pasteur. On décide de l'y garder et de le traiter à la pénicilline. Ce repos forcé oblige Cocteau à regarder son film

avec davantage de recul. Dans son esprit, idées et images se superposent : des décors dignes de Perrault, des éclairages rappelant Vermeer, un gant magique, un cheval blanc qui obéit à quelques mots, un miroir reflétant ce qui se passe ailleurs, des cariatides qui exhalent de la fumée, des torchères tenus par des bras masculins. Le 6 novembre, alors qu'il n'est pas complètement guéri, il reprend le chemin des studios pour y tourner les scènes d'intérieur. Début janvier 1946, les prises se terminent. Pour le montage, on met à sa disposition et à celle de Claude Iberia un Moviola. Pas plus grand qu'un porte-cigarettes, cet appareil magique leur permet d'intervenir sur le déroulement des images : « à coups de ciseaux et de colle, on corrige la vie qu'on a créée. » Épuisé, Cocteau part se reposer à la montagne. À la place du réconfort espéré, les cimes enneigées de Morzine lui procurent une sensation de vide et d'ennui. Dès son retour dans la capitale, il travaille avec le bruiteur. Puis Georges Auric lui propose une musique qui répond à ses espérances. L'enregistrement a lieu à la Maison de la chimie. L'orchestre est dirigé par Roger Désormière. Le 1<sup>er</sup> juin, une projection est organisée dans les studios pour les techniciens. Marlène Dietrich est venue. Assis à ses côtés, Cocteau est mort de trac. Malgré certaines faiblesses, il est content du résultat et rendant hommage à ses machinistes, déclare : « Si j'ai donné corps à mon rêve, c'est parce qu'ils l'ont bien voulu. »

## **On rêve, on pleure**

Le film n'obtient aucune récompense au Festival de Cannes, sauf pour la musique. En revanche, il recevra à l'automne le prix Louis Delluc. Une partie des critiques se montrent

enthousiastes : « *La Belle et la Bête* est l'une de ces réussites comme on en voit peu. Elle déploie, comme on fait le grand soleil, le carrousel de ses audaces domptées », écrit François Chalais dans *Carrefour*. « Comment oublier jamais la marche dansante, onduleuse et comme immatérielle de Josette Day le long de ce couloir du château magique, les plis de sa cape, et les larges rideaux blancs des fenêtres qui s'enflent, se gonflent ? » renchérit Pierre Lagarde dans *Résistance*. À l'exemple de Michel de Saint-Pierre, d'autres se plaignent de ne pas avoir retrouvé la magie du conte, jugent les images trop glacées ou regrettent le manque de dialogues. Denis Marion émet une réserve sur le fait que la Bête devenu Prince prenne les traits d'Avenant, le soupirant éconduit. Il y trouve un illogisme. Ce que Cocteau admet en allant encore plus loin dans la réflexion : transformer le monstre en Prince Charmant était une erreur. Il fallait le laisser mourir. Inconsolable, Belle aurait ensuite refusé les soupirants qui se seraient présentés. « Le conte y perdrait de son exactitude et ce conformisme des contes de fées auquel j'ai voulu le soumettre. Il y gagnerait en humanité. Hélas, comme la Bête, je ne peux que dire : Il est trop tard. » (*Le foyer des artistes*). La sortie officielle du film a lieu le 29 octobre 1946 à Paris, aux cinémas Le Colisée et Madeleine dont les façades s'ornent des affiches de Jean-Denis Malclès et de René Péron. Durant une heure et demie, le public est transporté dans un univers qui lui rappelle les émerveillements de l'enfance. Auprès des jeunes et moins jeunes spectateurs, le succès est total. On rêve, on pleure, on se prend à croire à l'impossible. « Pour comprendre ce film, résume Paul Éluard, il faut préférer son chien à sa voiture. » Le courrier que reçoit Cocteau témoigne d'un engouement qui ne diminuera pas au fil des années. Pierre Lagarde ne se trompe pas en prédisant : *La Belle et la Bête* n'est pas seulement une remarquable, une éclatante réussite. C'est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'inceste entre le frère et la sœur est à nouveau soulevée. Le critique du journal *Combat* fait partie des détracteurs. « Les enfants terribles ne se racontent pas. C'est un mythe, un rêve dément qui prend corps dans la salle obscure. Élisabeth et Paul, enfants terribles d'un terrible univers, vivent chez leurs parents dans la "chambre", à la fois magasin de bric-à-brac, repère de gangsters et cellule d'aliénés. »

## **De résidence en résidence**

Après un grand déploiement d'activités, Cocteau a besoin de calme. Son amitié avec Francine Weisweiler s'étant développée, il accepte une première invitation à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Un lieu proche de Villefranchesur-Mer qu'il aime. Accompagné d'Édouard Dermit, il rejoint la jeune femme dans sa villa « Santo Sospir » en mai 1950. Francine a épousé Alec Weisweiler dont le grand-père Alexandre Deutsch de la Meurthe est l'un des plus gros actionnaires de la Shell française. À la tête d'une fortune, Alec se passionne pour les chevaux tandis que Francine est attirée par les artistes. Durant treize ans, l'hôtesse et son illustre invité entretiendront des liens ténus. Ensemble, ils voyageront à travers l'Europe. Elle veillera sur son confort et le délivrera de ses soucis matériels. En remerciement, il décorera sa villa de fresques représentant les mythes qui traversent son œuvre. Dans le salon, le visage d'Apollon surplombe la cheminée ; il voisine avec la lune et la dormeuse aux oursins. La voûte de l'escalier qui descend vers les appartements offre l'image du génie du sommeil tenant dans sa main une fleur d'hibiscus. Dans la chambre de la maîtresse de maison, Actéon est changé en cerf sous l'oeil de Diane et de ses

nymphes. La pièce réservée à Dermot accueille Narcisse. Cocteau s'est donné des chèvrepieds pour compagnons. Pour la tapisserie *Judith et Holopherne* qui ornera la salle-à-manger, il prépare des cartons que Francine fait exécuter par l'atelier Bouret à Aubusson. Les transformations de la villa seront révélées dans le film Kodachrome 16 mm qu'il lui consacra. La vie quotidienne des habitants n'en sera pas escamotée. Entre différentes scènes, on y verra Francine et Doudou en train de peindre. Ont-ils poussé Cocteau à les imiter ? Toujours est-il qu'il se lance dans la peinture à l'huile. Ce qui le change des crayons et du stylo. S'était-il interdit l'usage des pinceaux parce que ceux-ci lui rappelaient son père ? Dans sa version officielle, il n'aborde pas cette hypothèse : « Je n'avais osé peindre. Je dessinais parce que le dessin est une écriture nouée autrement. La peinture, la lithographie, m'effrayaient. Je n'osais m'attaquer à des surfaces qui se défendent et qui se refusent. C'est Picasso qui me poussa et me fit honte de mes craintes. » (*Démarche d'un poète*).

Les charmes de la Riviera, les croisières à bord de l'*Orphée II* et les voyages ne l'empêchent pas de séjourner rue de Montpensier où sa gouvernante Madeleine veille sur les chats, répond au téléphone et lui fait suivre son courrier. Lorsqu'il est parisien, il rend visite à Colette. En proie à des crises d'arthrose, sa voisine est devenue prisonnière de son appartement. Allongée sur un sofa, entourée de sa collection de sulfures, elle écrit sur un plateau surélevé qui n'endolorit pas ses jambes. Ces rendez-vous engendrent des discussions enflammées. Ce qui n'empêche pas la femme de lettres d'éprouver de la timidité devant un microphone lorsqu'ils doivent tous les deux répondre à un entretien radiophonique. « Je surpris dans l'œil bien coupé de Jean une appréhension qu'il dut rencontrer dans le mien. Il

s'agissait d'improvisation et j'improvise mal. Et je ne me familiarise pas avec cette campanule, cette poire, ce concombre, ce machin... / Jean Cocteau non plus. Il ferma les yeux, se voila le visage de ses longues main et démarra courageusement. J'admire sa diction, ses ralentis opportuns, le ton varié d'un orateur musicien. » (*Le fanal bleu*).

Le poète n'oublie pas de se rendre à Milly où il travaille, reçoit et se repose. Dans *La folie en tête*, Violette Leduc raconte son séjour à la Maison du Bailli où l'a emmenée Paul Morihien. Installée dans la chambre de Jean Marais absent, elle fait la connaissance de Cocteau le lendemain de son arrivée. « Il vieillissait, son visage décharné me faisait de la peine. » Après le petit déjeuner dans la salle à manger, ils gagnent le jardin où il lui fait admirer ses fleurs et les produits de son potager. En fin de matinée, il prépare lui-même leurs Pernod en y ajoutant du sucre et de l'eau. Dans la journée, il reçoit la visite de la princesse Paley qu'il n'a pas revue depuis qu'elle vit en Amérique. Violette Leduc constate qu'il l'attend avec une apparente nervosité. « Elle sonna enfin. Une petite vieille, vêtue de bleu marine, coiffée d'une calotte de même couleur, trottina sur les graviers. Elle m'attristait. Amenuisée, la fade Garbo qui posait vingt ans avant pour *Vogue* et *Femina* ». Cocteau partage-t-il l'avis de la jeune romancière ? Rien n'est moins sûr. Du *Queen Élisabeth* qui la ramène à New York, Natalie lui enverra une missive : « J'emporte de cette journée à Milly un souvenir exquis et plein d'émotion dont je te suis infiniment reconnaissante. Voilà mon Jean d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain ce que je voulais te dire. Écris-moi un mot quand tu as le temps, ne laissons pas les liens d'affection se détendre. Je t'aime, tu le sais ». À cet aveu, il répond sans ambiguïté : « Ta visite à Milly a laissé ton éclairage dans la maison et je l'aime

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accueillir celui qui écrit dans une lettre à son ami Milorad : « Oui, il y a un monde où vous n'avez pas encore pénétré. J'ai mis quarante ans de souffrances atroces à comprendre qu'il existe. »

## Un soleil noir

Avoir reçu le titre de *Doctor Honoris Causa* de l'université d'Oxford en juin 1956 pousse Cocteau à consolider ses liens avec l'Angleterre. Aussi accepte-t-il de décorer la chapelle Notre-Dame-de-France à Londres, un édifice qu'il trouve pourtant laid. Début novembre 1959, il se présente chaque matin devant la statue de la Vierge, allume un cierge, puis se met au travail. Il en résulte trois panneaux : l'*Annonciation*, la *Crucifixion* et l'*Assomption*. La *Crucifixion* affiche une étrangeté que l'on ne retrouve pas dans les autres scènes. Un soleil noir et funeste darde ses rayons sur les personnages. La croix semble surgir d'une rose. Des femmes pleurent. À gauche de l'autel se distingue un autoportrait du poète. En deux ans, il a laissé son empreinte sur les murs de trois bâtiments religieux. Acte de foi, exorcisme contre le temps qui s'écoule, besoin d'un support plus solide que le papier, façon de compenser son incapacité à écrire un nouvel ouvrage ou remède à la solitude ?

En juin 1960, il est élu Prince des Poètes ; ce qui mécontentera de nombreuses personnalités et engendrera des tombereaux d'injures. Grâce au soutien et à l'intervention d'Aragon avec lequel il a publié *Les entretiens du musée de Dresde*, le calme revient. Les voyages se poursuivent. Depuis qu'il a découvert la beauté et le charme de l'Espagne, il y retourne avec régularité. On l'y voit en compagnie de Francine et

de Doudou. Marbella l'enchante au point qu'il rêverait de s'y installer. Alors qu'il va et vient, il ne cesse de correspondre avec Jean Marais que l'enchaînement des tournages envoie aux quatre coins de l'Europe. Chaque signe, chaque attention du comédien lui réinsuffle de l'énergie. En dépit des trajectoires différentes qu'ont pris leurs existences, Cocteau demeure passionnément attaché à son « ange ». Rien n'est parvenu à le détacher de celui qui lui a donné sa beauté, sa jeunesse, son énergie. Ni les sollicitations auxquelles son ancien compagnon a cédé, ni les liaisons. Jusqu'à la fin de son existence, Cocteau ne cachera pas que Jeannot compte plus que nul autre. Leurs rencontres le comblent de joie, leurs séparations le laissent sans force. En 1961, ils se retrouvent pour *La princesse de Clèves* que réalise Jean Delannoy. Cocteau a adapté le roman de Madame de Lafayette et en a écrit les dialogues en 1944, quand André Paulvé songeait à produire le film. Dès qu'il apprend que Marina Vlady est pressentie pour jouer la princesse, il s'insurge. Comment Jean Marais, dans le rôle du prince de Clèves, pourrait-il donner la réplique à une aussi piètre actrice ? En dépit de ses mises en garde, la jeune femme est retenue. Le tournage terminé, Cocteau admettra qu'elle « est exquise ». Depuis quelques années, il n'épargne pas ses critiques à l'égard des jeunes stars. À se demander qui a grâce à ses yeux, hormis Audrey Hepburn. Brigitte Bardot est comparée à « une femme de chambre portant les vêtements de sa patronne » et Gina Lollobrigida lui semble d'une ahurissante vulgarité. Dans ses écrits, il avoue ne plus supporter son époque et des engouements collectifs qu'il ne comprend pas. En dépit de ses sorties et de ses déplacements, il demeure enfermé dans une bulle d'élégance et de privilèges. Si cette tour d'ivoire le libère des soucis matériels, elle le maintient à l'écart des bouleversements d'un monde qui finit par le devancer...



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Le Roman de Tolède*, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.  
*Le Roman de l'Italie insolite*, Jacques de Saint-Victor.  
*Le Roman du Festival de Cannes*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.  
*Le Roman des amours d'Elvis*, Patrick Mahé.  
*Le Roman de la Bourgogne*, François Céséra.  
*Le Roman de Rio*, Axel Gyldén.  
*Le Roman de la Pologne*, Beata de Robien.  
*Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques*, Jean-Paul Caracalla.  
*Les Romains de Venise*, Gonzague Saint Bris.  
*Le Mystère des Tuileries*, Bernard Spindler.  
*Le Roman de la Victoire*, Bertrand de Saint-Vincent.  
*Le Roman de Québec*, Daniel Vernet.  
*Le Roman de Mai 68*, Jean-Luc Hees.  
*Le Roman d'Israël*, Michel Gurfinkiel.  
*Le Roman de Bruxelles*, José-Alain Fralon.  
*Le Roman de Pékin*, Bernard Brizay.  
*Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.  
*Le Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.  
*Le Roman du désert*, Philippe Frey.  
*Le Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.  
*Le Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.  
*Le Roman de Madrid*, Philippe Nourry.  
*Le Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.  
*Le Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.  
*Le Roman du Mexique*, Babette Stern.  
*Le Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.  
*Le Roman de Nice*, Jean Siccardi.  
*Le Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.  
*Les Amours de Hollywood*, Pierre Lunel.

*La Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.

*Le Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.

*Le Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.

*Le Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.

*Le Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.

*Le Roman du cinéma français*, Dominique Borde.

*Le Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karic 2010.

*Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.

*Le Roman de Saïgon*, Raymond Reding.

*Le Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.

*Le Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

*Le Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.

*Le Roman des maisons closes*, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

*Le Roman de Sissi*, Elisabeth Reynaud.

*Le Roman des Marins*, Laurent Mérer.

*Le Roman des Provinces*, Jean Siccardi.

*Le Roman de Hemingway*, Gérard de Cortanze.

*Le Roman des papes*, Bernard Lecomte.

*Le Roman des morts secrètes de l'Histoire*, Philippe Charlier.

*Les Romains du Mont Saint-Michel*, Patrice de Plunkett.

*Le Roman de la Louisiane*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman de l'espionnage*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman du Juif universel*, Elena Bonner, André Glucksmann.

*Le Roman de Raspoutine*, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

*Le Roman des aventuriers*, François Cérésa.

*Le Roman du siècle rouge*, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.

*Le Nouveau Roman de l'Élysée*, François d'Orcival.

*Le Roman de la Syrie*, Didier Destremau, Christian Sambin.

*Le Roman de la gauche*, Hervé Bentégeat.

*Les Romains de la Corse*, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.

*Le Roman de Londres*, Nelson Monfort.

*Le Roman du Rock*, Nicolas Ungemuth.

*Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique*, Bernard Brigouleix, Michèle Gayral. *Le Roman du parfum*, Pascal Marmet.

*Le Roman des tsars*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de Charles Trénet*, Nelson Monfort.

*Le Roman des héroïnes de Dieu*, Louis Daufresne.

*Le Roman de Charlotte Corday*, Hélène Maurice Kerymer.

*Le Roman du masque de fer*, Michel Ruffin.

*Le Roman de la Perestroïka*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman de l'Allemagne ou l'histoire secrète d'une renaissance*, Michel Meyer.

Pour consulter le catalogue des

ÉDITIONS DU ROCHER

et vous renseigner sur les prochaines publications,

allez sur notre site :



[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)